Deuxième Année. N° 47 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 21 Novembre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD — Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (I^er^)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Anesthésie ..... Louise BODIN
Le travail des femmes et la paix ..... Georges YVETOT
L'heure magnifique et cruelle ..... Henriette SAURET
La Voix Syndicale ..... Monette THOMAS
Le Réveil du peuple ..... Fernand MORELLE
Mauvaises Herbes ..... LA JARDINIÈRE

ANESTHÉSIE

Enfin l'ambulance Z, après bien des aventures et des pérégrinations, était devenue une ambulance, c'est-à-dire une formation sanitaire destinée à recueillir et à soigner des blessés.

Depuis le commencement de la guerre, elle avait erré sur les routes. Ah ! elle en avait fait du chemin. Débarquée à Laon, gare régulatrice, elle était montée par étapes jusqu'en Belgique et elle n'était pas plutôt arrivée en Belgique qu'il lui avait fallu refaire précipitamment vers le Sud tout le chemin parcouru vers le Nord. Nul ne pourra jamais dire pourquoi on fit monter les ambulances si haut, si haut, puisqu'il fallut immédiatement les faire redescendre si bas, si bas. On faisait cinquante kilomètres en arrière et, à peine était-on arrivé à la halte où l'on espérait manger et dormir, qu'il fallait faire cinquante autres kilomètres en arrière. Et l'ambulance marchait toujours dans la poussière ou dans la boue, sous un soleil torride ou sous une pluie battante, dans les fossés et dans les champs, grimpant les côtes et les dévalant, bousculée et injuriée par les états-majors, et par les colonels des régiments en retraite qui trouvaient qu'elle encombrait les routes inutilement. Elle se frayait péniblement passage à travers les batteries d'artillerie, les convois administratifs, la cavalerie lancée au galop, les longues théories d'évacués, tous les tragiques remous d'une bataille malheureuse.

Les infirmiers étaient à pied : les tringlots conduisaient les voitures — des omnibus d'hôtel de l'Europe et du Commerce, de la Boule d'Or et de la Sirène, désaffectés et peints en gris —, le personnel médical était dans « la voiture du personnel », et le médecin-chef était à cheval, martial comme un chef d'armée.

Cela dura des semaines et des semaines, cette vie nomade d'ambulance ambulante, pendant lesquelles on ne soupçonna pas qu'il put y avoir en souffrance un malade ou un blessé. Et puis enfin la victoire de la Marne étant survenue et la victoire de l'Yser ce fut la stabilisation des fronts et les ambulances purent planter leur tente — et défaire leurs paniers.

L'ambulance Z planta sa tente dans les bâtiments d'une ancienne abbaye, construite sur les bords argentés de la Marne, à l'abri des collines onduleuses et sous l'égide d'un grand Pape qui domine la vallée de son immense statue. Ainsi la manie bâtisseuse des bons moines est une manie providentielle et on peut dire que, durant cette guerre, aucun logement, fût-ce « la maison du notaire », ne fut plus propice à des cantonnements, que les couvents, communautés et autres propriétés ecclésiastiques.

∴

Le médecin-chef de l'ambulance Z n'avait jamais été aussi heureux. La guerre avait été pour lui l'occasion inespérée de jouer un rôle, d'être quelque chose et d'avoir de l'autorité.

Médecin dans une toute petite ville de province et sans grande clientèle, deux confrères plus habiles ou plus doctes que lui ayant pris la grosse part, il s'était rejeté sur les périodes militaires. Il n'en manquait pas une ; au besoin il en aurait inventé. Il suivait toutes les manœuvres, petites ou grandes, assistait à tous les cours du service de santé, passait des examens, faisait de l'exercice en campagne, fournissait des rapports. Aussi lorsque la guerre éclata, il avait ses quatre galons et, sur la poitrine, des rangées de croix

brinqueballant au bout de rubans violets, tricolores et autres, aux couleurs inconnues.

Il avait « sous ses ordres », avec un ou deux excellents praticiens, un chirurgien et quelques jeunes internes des hôpitaux de Paris. Il le prenait de haut avec ses subordonnés qui n'avaient qu'un ou deux galons sur les manches et il fallait que tout cela marche et rondement, et militairement.

Il se délectait dans les règlements, se pourléchait de la discipline, s'ébattait dans les circulaires et se pâmait dans les papiers. Moyennant quoi, à toutes les heures du jour et dans toutes les circonstances, il brandissait un ordre pour tyranniser ses sujets : médecins, infirmiers et blessés. Un jeune major voulait-il faire une promenade à cheval : la circulaire 757819 interdisait les promenades à cheval dans un rayon de plus de 2 kilomètres. Un autre voulait-il faire de la photographie : la circulaire 8754 contre l'espionnage interdisait de faire de la photographie. Un autre était grand pêcheur à la ligne : la circulaire 94601 bis sur la protection du poisson dans les rivières interdisait la pêche à la ligne. Celui-ci aurait été heureux de faire de la peinture, celui-là était musicien. On ne fait pas de peinture ni de musique quand il y a la guerre, et la guerre, cela consistait pour eux tous, lorsque les blessés étaient opérés, soignés, pansés, à entendre très loin à l'horizon, par-derrière les collines, la secousse lourde et lente d'un canon intermittent.

Et c'était ainsi, dans l'isolement de leur abbaye, une surveillance harcelante, tâtillonne et insupportable, une joie de commander, un délire de despotisme dont tous les majors étaient excédés et dont les plus jeunes, deux aides-majors malicieux, moins patients que leurs aînés, devenaient enragés et méditaient de se venger.

Quant aux blessés, suivant la conception des médecins militaires ou devenus militaires, ils étaient à peu près considérés comme des individus dangereux et traités comme des prisonniers

∴

Or, ledit médecin-chef était rongé du désir d'avoir la Légion d'honneur, et il espérait bien que son zèle, son respect du Règlement lui vaudraient cette distinction dont il perdait le boire, le manger et le dormir. Seulement, à défaut d'une prouesse ou d'une action d'éclat qu'il lui était difficile d'accomplir, son ambulance étant vraiment trop loin de la zône dangereuse, il aurait voulu faire quelque trouvaille, quelque découverte qui l'aurait mis en relief et l'aurait classé parmi les grands médecins en même temps que parmi les grands médecins militaires.

Il allait souvent à la salle d'opérations où le chirurgien, à force de fermeté, avait fini par lui faire comprendre qu'il valait mieux pour lui, sinon pour les blessés, n'être que spectateur. Il regardait mélancoliquement les opérations et il était émerveillé par la méthode d'anesthésie qui consiste à insensibiliser le blessé sans l'endormir, au moyen de piqûres lombaires, de sorte que l'opéré assiste en causant à son opération, tout comme s'il s'agissait du ventre ou des jambes du voisin.

Pendant quelque temps il fut soucieux. Il s'enfermait durant de longues heures à la pharmacie où il travaillait ou plutôt faisait travailler le pharmacien, un garçon distingué, connu par des travaux de chimie intéressants.

Et si l'ambulance entière respirait et jouissait d'une paix reposante pendant les éclipses pharmaceutiques du médecin-chef, elle n'y perdait rien pour attendre. Jamais il n'avait été aussi nerveux, aussi intolérant à table, aussi exigeant, tracassier, matamore et persuadé de sa supériorité.

« Il cherche un produit capable de remplacer la novocaïne dans les anesthésies lombaires, divulgua le pharmacien, parce qu'il s'est fourré dans la tête que la novocaïne est un produit d'origine boche, peut-être encore clandestinement introduit en France par des individus qui font du commerce avec l'ennemi. »

Enfin un beau jour, il apporta, triomphant, au chirurgien, des ampoules pleines de la liqueur anesthésique qu'il venait d'inventer.

« Vous pouvez y aller, dit le pharmacien au chirurgien. C'est absolument la même chose que la novocaïne. Il n'y a que des modifications de détail. Seulement, je crois le liquide un peu plus concentré, plus actif. Vous en injecterez moins, voilà tout. »

Effectivement le chirurgien obtint les mêmes résultats qu'avec la novocaïne et il ne vit qu'un avantage dans l'emploi du nouveau liquide c'est que, fabriqué à l'ambulance même, il ne risquait pas de manquer des ampoules dont il avait besoin, ce qui lui arrivait souvent quand il était obligé de les demander à la réserve du matériel sanitaire.

Mais le médecin-chef envoya rapports sur rapports à la Direction du Service de Santé de l'armée dont relevait l'ambulance Z. Il avait trouvé un produit merveilleux, un produit très perfectionné et qui réalisait sur l'ancien un progrès étonnant. Il fallait en injecter beaucoup moins ; l'anesthésie était bien plus rapide ; c'était une grande économie de temps et d'argent, sans compter que c'était une invention purement française. Il priait le médecin inspecteur de venir assister à une opération après anesthésie par ce produit inconnu. Il ne parlait que dans l'intérêt de la science et dans l'intérêt des blessés et, bien entendu, le secret de la composition du liquide était à la disposition de l'armée. Il n'ajoutait pas, qu'ayant fait œuvre patriotique, il espérait bien recevoir la croix, seule capable de reconnaître les services rendus.

Et le médecin inspecteur finit par annoncer qu'il viendrait inspecter l'ambulance Z et qu'il assisterait à une opération.

∴

On devait opérer un brave garçon nommé Franju, rigoleur et loustic quand il ne souffrait pas. Il avait été grièvement atteint à la cuisse. Les deux jeunes aides-majors voulant le préparer à son opération, allèrent fumer une ou deux cigarettes en causant avec lui.

« Comptez sur moi » leur dit Franju quand ils se retirèrent en lui serrant la main.

Le lendemain, le médecin inspecteur débarqua en automobile accompagné d'un médecin-principal. Le médecin-

chef s'empressa, à la fois déférent et important, le cœur battant d'orgueil et jetant tout autour de lui des regards menaçants, prometteurs des punitions les plus sévères si quelque chose ou quelqu'un se trouvait en défaut.

Il conduisit les deux grands personnages à la salle d'opérations. Franju était déjà étendu sur la table et le médecin-chef remit lui-même au chirurgien l'ampoule, la fameuse ampoule.

Mais à peine le bistouri entra-t-il dans les chairs que Franju se mit à pousser des cris épouvantables, des clameurs terrifiantes, des gémissements désespérés.

Et ce fut, dans toute la salle, parmi les majors et les infirmiers un silence impressionnant, tandis que les grands chefs se regardaient avec stupeur.

« Voyons, voyons, disait le médecin-chef qui verdissait, vous ne souffrez pas, Franju, vous ne pouvez pas souffrir. Un peu de patience mon ami ! — Peut-être avez-vous commencé l'opération trop tôt, disait-il au chirurgien ; les effets de l'anesthésiant ne se sont pas encore fait sentir ; arrêtez-vous pendant quelques minutes. — « Franju, mon ami, vous êtes vraiment bien peu courageux ».

Le chirurgien attendit quelques minutes, puis il poursuivit le débridement de la plaie et Franju recommença à jeter des cris perçants, à faire entendre des supplications déchirantes.

« Vraiment dit le médecin-inspecteur, il est impossible de continuer ainsi. C'est de la barbarie. Endormez-le, Monsieur. Allons-nous en. Je ne puis supporter ces cris. »

Et Franju criait, criait, criait toujours et ses cris poursuivaient jusque dans les couloirs le Médecin-Inspecteur et le Médecin-Principal qu'accompagnait le Médecin-Chef.

« Je vous assure, Monsieur le Médecin-Inspecteur, disait le médecin-chef, c'est une malchance, c'est incompréhensible, cela n'arrive jamais. Il faut que cette ampoule se soit trouvée mauvaise ou que le blessé soit d'une sensibilité anormale. »

Mais les deux autres, furieux, haussaient les épaules. Ils firent en tempête l'inspection de l'ambulance, critiquant tout, blâmant tout, désapprouvant tout : les lits trop rapprochés, le linoléum mal lavé, le papier ridiculement gâché aux cabinets — Vous feriez mieux, monsieur, de l'employer pour vos rapports qui sont toujours incomplets — puis ils remontèrent dans leur auto en faisant claquer la portière, tandis que le médecin-chef, piteux et déconfit, songeait que cette fois encore il n'aurait pas la citation rêvée.

Cependant, à la salle d'opérations où tout était redevenu calme, le chirurgien achevait tranquillement sa besogne ; les infirmiers se tenaient les côtes et les deux jeunes aides-majors, debout auprès de Franju, hilare et bel et bien insensible, lui disaient : « Tiens, mon vieux, tu as été épatant. Voilà les cent sous promis !... »

Louise BODIN.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

LE TRAVAIL DES FEMMES
ET LA PAIX

Dernier mot sur la grève des Midinettes.

Il n'est pas encore trop tard pour parler une dernière fois de la grève des Midinettes.

Jusqu'à maintenant, plus d'un mois après la reprise du travail, on risque encore d'encourir les rigueurs d'Anastasie. Armée de ses légendaires et malfaisants ciseaux, cette vieille ennemie de la Vérité s'est juré d'aller jusqu'au bout. Et elle y va, la garce !

Assez longue et assez mouvementée — quoique bien moins que la première — la grève des Midinettes n'est pas restée inaperçue.

Elle n'est surtout pas restée sans résultats heureux. Et c'est tout ce qui importe pour nous et pour elles, ces gentilles cousettes !

Les ouvrières de la haute couture et de la broderie ont décidément donné leur adhésion à un projet de convention qui fut assez péniblement élaboré au Ministère du Travail entre délégués ouvriers et délégués patrons.

C'est assez dire que, pour n'être pas dupes des promesses patronales, les ouvrières ont bien voulu faire confiance aux promesses ministérielles. Mais c'est bien dire aussi qu'elles n'ont pas obtenu tout ce qu'elles demandaient.

Enfin, c'est une crise de la couture qui est momentanément aplanie. N'en parlons plus. Il y a d'ailleurs des satisfactions assez importantes qui ne feront pas regretter la lutte et qui, surtout, donneront l'espoir à nos charmantes fées de l'aiguille, « au cœur joyeux, content de peu » de bientôt la reprendre, s'il est nécessaire, pour obtenir, avec la Semaine Anglaise, la Journée de Huit Heures !

La crise de la Paix.

La crise de la couture passée, en voici une autre, bien plus grave qui se présente du fait même des événements d'aujourd'hui et de demain.

C'est la crise de la Paix.

Le Gouvernement a raison de s'en inquiéter.

Il ne s'agit plus de défendre seulement ou de protéger uniquement les intérêts des exploiteurs de femmes et jeunes filles de la rue de la Paix et environs.

Il s'agit de résoudre l'immense et profond problème qui se pose au point de vue économique par l'avènement heureux de la Paix très prochaine.

Que de questions difficiles auxquelles des réponses urgentes s'imposeront.

Il est compréhensible que comme l'a désiré Clemenceau, tout le gros patronat se soit exclusivement préoccupé de l'exploitation — très *avantageuse* des producteurs et des productrices de ce qui était indispensable à la guerre. Ah ! les productrices ont vaillamment, courageusement produit !...

Depuis plus de quatre années des femmes s'exténuent, se surmènent au profit moral de la Victoire.

Les anciens et les nouveaux riches eux, ont profité de cet entrain, de cet enthousiasme productif.

Sans relâche, l'industrie a secondé l'opiniâtreté des défenseurs du sol en leur fournissant, *par le travail des femmes*, des munitions, des vêtements et tout ce qu'il fallait... C'est très bien puisque le résultat nous arrive de façon heureuse.

L'effort, on peut le dire, fut magnifique et jamais aucune des quarante-quatre années qui ont séparé la Grande Guere 1914-1918 de celle de 1870 n'a pu donner une idée de ce qui s'est accompli de travail en chacune de ces quatre dernières années.

La comparaison sera étonnante. En quatre ans de guerre on a fait plus qu'en quarante-quatre années de paix.

Aussi, nous aurions mauvaise grâce à vouloir nous étonner que ces intéressants patrons et profiteurs de la guerre aient pu, un seul moment, songer à la paix possible. Tout au plus, en parlaient-ils comme d'une chose assez imprécise, et, en tous cas relativement lointaine. L'appoint des Américains ne leur semblait même pas une raison d'en finir vite, mais, au contraire, un bon motif pour aller loin, très loin... jusqu'au bout !...

Et voilà que la Paix, la Paix tant de fois souhaitée par tous les êtres raisonnabes qui ne profitent pas, mais qui souffrent de la geurre, voilà que cette Paix apparaît radieusement possible. Que dis-je ? Elle est là, on la tient !

Si je ne me trompe, ça peut n'être plus qu'une question de quelques semaines, mettons même de quelques mois. En tous cas, l'Armisticc a arrêté l'effusion du sang humain et c'est déjà une bien grande satisfaction pour tous ceux que la Guerre n'a pas rendu barbares ou fous furieux !

La démobilisation des hommes.

Je crois qu'elle se fera doucement, sans à-coup.

L'Armistice va rendre sans doute des milliers d'hommes à l'œuvre de production de réparation, de régénération. Mais comment seront-ils reçus dans la vie civile, nos héros ?

J'ose croire que les rescapés de la sanglante hécatombe retrouveront à l'atelier, ou au bureau, au chantier ou à l'usine, la place qu'ils ont dû abandonner pour courir sur à l'envahisseur. De leurs camarades, l'accueil sera fraternel. J'y compte bien... Mais les patrons ?

Je me demande si tous retrouveront avec la certitude d'une considération méritée, la certitude du lendemain ; car, d'autres seront là. Des femmes auront su s'imposer par leurs services, leurs empressements, leur bonne volonté, leur résignation, peut-être !...

Après les quelques marques d'amitié, après les témoignages de réciproque reconnaissance, je crains que l'antagonisme surgisse devant le fatal *strug for liffe*...

Déjà, n'avons-nous pas vu des malheureux éclopés, des glorieux mutilés être confratulés partout et par tous, mais réduits à une mendicité plus ou moins franche ou, tout au plus, employés à une fonction de domesticité facile et répugnante. Beaucoup ont quitté la livrée de l'honneur pour endosser celle de la servilité au capitalisme triomphant quand même, triomphant toujours !

Dans certaines corporations, bien organisées au point de vue syndical, de telles choses ne sont pas à craindre, car tout a été déjà prévu. Dans la corporation du Livre, notamment, tout se passera bien. Mais, dans la plupart des carrières manuelles ou intellectuelles les *revenants* ne seront pas tous moins malheureux après la guerre qui ne l'étaient avant.

Voilà pour les gens de cœur un problème bien angoissant et que la solidarité ouvrière seule a déjà su ou saura, espérons-le, résoudre promptement... Car les Pouvoirs Publics n'auront-ils pas tout fait quand ils auront su reconnaître le mérite, le louanger et le combler... de promesses...

Telles sont les réflexions que me suggèrent mon expérience des choses sociales et ma connaissance des hommes. Hélas !... comme on les oubliera vite les héros, parmi ceux qui leur doivent le plus de gratitude, je veux dire parmi les heureux du monde, parmi ceux qui exploitent, parmi ceux qui commandent. Il n'y a que les frères de misères — et les sœurs — sur lesquels ils pourront compter.

La démobilisation féminine.

De tous les problèmes d'après-guerre celui-ci n'est pas le moins redoutable.

Après avoir résolu tant bien que mal et souvent plutôt mal que bien, certains problèmes sociaux durant la guerre, nos hommes d'Etat, nos économistes, nos exploitants vont se trouver soudain aux prises avec de non moins grandes difficultés. La vie chère ; les loyers ; la main-d'œuvre ; que sais-je encore tout ce qui peut surgir.

Immédiatement va se présenter la nécessité de démobiliser de certains ateliers, de certaines usines, de certaines administrations les milliers de femmes que le besoin de vivre y a poussé et qui s'y sont implantées.

Ce n'est pas tout de dire :

« Nous remercions au nom de la France toutes les femmes qui ont concouru de leur dévouement, de leur travail à la défense nationale, et nous ne les oublierons jamais ! »

Les dames riches, les jeunes filles oisives qui, dans un beau mouvement de pitié patriotique se sont résolument enrôlées au service des blessés, des malades et des mourants, pourront être satisfaites de cet éloge et ne rien réclamer de plus si leurs consciences de femmes honnêtes, patriotes et dévouées leur suffit. J'en soupçonne même quelques-unes capables de se passer de cet éloge ainsi que de toutes décorations. On a déjà vu ça... Nobles exceptions !...

Mais, l'ouvrière, la femme du peuple, celle qui aura quitté le foyer d'où l'époux, le père est absent et peut-être ne reviendra plus, celle-là, ne se contentera pas d'un simple ou d'un très éloquent : « Au revoir et merci ! »... Il faudra continuer à vivre de son travail. Lui en donnera-t-on la possibilité?

Je sais bien, on va leur dire à toutes ces courageuses femmes et jeunes filles, à toutes ces pauvres veuves ou intéressantes orphelines :

« Au même titre que nos « poilus » vous pouvez revendiquer votre part de la Victoire, car, dans une sérieuse proportion, c'est aussi à vous que nos héros doivent d'avoir pu mener à bonne fin leur tâche sublime de défenseurs du sol !... C'est grâce à votre travail acharné, à votre endu-

rance devant la fatigue, à votre courage devant devant le danger que le pays a pu vivre à peu près normalement !... »

La part des prolétaires.

Tout cela sera vrai ; mais les ouvrières revendiqueront simplement leur droit au travail, leur droit au bonheur, leur droit à la liberté, leur droit à la vie. Des promesses et des phrases, elles n'ont que faire. Ce qu'elles veulent c'est *tous leurs droits !*

C'est cela qui doit être pour toutes ces femmes du Peuple qui furent d'utiles travailleuses, leur part de la Victoire.

Tandis que les hommes étaient selon les termes officiels, « à la gloire » et à la mort pour la défense de la Patrie, les femmes ont été à la peine, à la lutte pour leur vie et pour que ne meure pas la Nation !

Ainsi, la partie est égale.

Qu'on démobilise donc vite, aussitôt que possible, nos braves poilus et qu'on les rende à leur destinée prolétarienne.

Qu'on démobilise aussi les sublimes femmes qui devront fonder ou continuer la famille française.

Mais pour satisfaire à tout, qu'on sache bien que la Paix n'est possible maintenant et durable ensuite, qu'à la condition d'être basée sur le Travail utile à tous et profitable à la collectivité.

Georges YVETOT.

L'Heure Magnifique et Cruelle

Le 11 novembre 1918, Suzanne entra vers neuf heures et demie dans l'atelier. Elle constata avec satisfaction que Catherine était au travail. Catherine achevait une série de vignettes destinées à l'illustration d'un livre. Suzanne ôta son chapeau et son manteau puis tira d'un carton qu'elle apportait une liasse d'esquisses qu'elle étala sur une table. « Voilà des projets de pochoirs pour la salle à manger d'Erquine. Je les ai faits hier. » Et les deux amies se penchant sur les croquis se mirent à les examiner et à les discuter.

Catherine avait un corps long, une figure fine jusqu'à en être aiguë, un teint et des cheveux d'ambre lumineux, de larges yeux clairs et sensibles. Par tout son être et par les émanations de son être, gestes, paroles, choix, elle était belle et plus que belle, elle était elle — Catherine depuis plus de deux ans avait troqué les noms délicieux d'épouse et d'amoureuse contre le titre sinistre de veuve. Son mari, son ami, son camarade François, architecte et décorateur, esprit riche, âme chaleureuse, homme de vigueur et de tendresse, avait été tué affreusement devant Verdun en 1916. Mordu de dix blessures, il était mort après une lente et noire agonie, roulé aux vagues de la glèbe damnée. Catherine ne l'avait point revu, et n'avait pu aller sur la tombe où leur immense amour gisait, terrassé avec lui. Pendant un an elle avait souffert la passion, pendant un an, à chaque aube, elle s'était demandé si elle aurait la force d'atteindre le soir sans chercher à mourir. Et puis la vie avait pas à pas reconquis la demeure frappée, la vie, la vie puissante, exigeante qui bat dans les veines d'une jeune femme, la vie aveugle et robuste, la vie plus forte que toutes les plaies morales.

La vie — et aussi la présence de l'enfant, Michel, né de François et de Catherine — et aussi les sollicitations de l'art, avaient maté le désespoir de la veuve. Catherine avait vu qu'il n'était point facile de mourir, et elle avait accepté de vivre. Elle avait donc recommencé les rites quotidiens, elle avait, de ses doigts tremblants, remmaillé une à une les mailles dolentes de ses jours. Et elle en restait comme étonnée. Et il lui semblait qu'en elle, une secrète Catherine, le cœur à vif, inguérissable, regardât tristement l'autre Catherine, la Catherine de chair, reprendre les tâches matérielles.

Suzanne, l'amie chère, plus proche qu'une sœur, avait veillé les premières affres, avait tenu, au-dessus du chevet de l'âme pantelante, la lampe fidèle et infatigable de son affection. Après les sanglots, les cris, l'épanchement éperdu, de sa douleur déchaînée, Catherine s'était tue. Elle s'était maîtrisée physiquement. Depuis longtemps elle ne pleurait plus devant Suzanne. Elle lui montrait un visage brave, présidant à une activité incessante. Quand elle parlait de François, c'était avec calme. Et Suzanne crut à la résurrection. Elle pensa. « Elle va mieux, elle guérit. L'oubli se fera. Et il faut qu'il se fasse. Il faut qu'elle revive. »

D'ailleurs, la position médiocre de Catherine l'obligeait à travailler. Le dessin, la peinture qui avaient été avant la guerre, l'agrément de ses heures en devinrent le salut. Elle s'installa dans l'atelier de François, elle reprit certains des travaux de son mari, et, fort douée, réussit assez bien dès le début pour espérer rapidement arriver à se créer une situation solide. Suzanne, dont le mari, Julien, était soldat au front depuis la mobilisation, avait dû, de ce fait, se mettre courageusement à gagner sa vie. Elle avait donné des leçons. Puis après la mort de François, elle avait essayé d'utiliser son goût artistique en aidant Catherine. Y ayant pleinement réussi, elle avait laissé ses élèves et s'était consacrée à la décoration. Et les deux amies travaillèrent ensemble, s'entr'aidant, mêlant leurs inspirations et leurs recherches, se partageant les besognes et les gains. Julien, pendant ses permissions, leur donnait des conseils, les dirigeait autant que possible en de si brèves apparitions. Et les mois passèrent ainsi, Catherine ne recouvrant pas sa gaîté de naguère, mais paraissant se donner entièrement à l'éducation de Michel et au travail. Et donc ce matin-là, 11 novembre 1918, Catherine et Suzanne penchées sur les croquis, travaillaient. En Suzanne, un espoir immense brûlait et s'épanouissait comme une rosace vivante. La guerre allait peut-être finir. Mais Suzanne n'osait pas en parler. Elle retenait sur ses lèvres le chant de délivrance qui vibrait en elle. Catherine ne disait mot des événements, paraissait absorbée uniquement par le papier et le compas. Elles travaillèrent ainsi quelque temps, ne parlant que de leur ouvrage. Soudain une rumeur électrique, une vibration profonde, irrésistible, sembla traverser l'air, la ville, les murs, les carreaux, puis pénétrer les âmes. Cette annonciation mystérieuse toucha Suzanne qui se dressa brusquement, émue à défaillir, Elle crut entendre

un coup de canon. Elle ne comprit pas d'abord. Elle pensa à un phénomène nerveux. Un pas de course, un rire de huit ans, la ruée d'un diablotin contre la porte... le petit Michel entra, bondit dans l'atelier, blond et rose sous son béret, des drapeaux minuscules plein ses mains, ses poches et son cartable.

« Maman ! Maman ! On a congé ! la guerre est finie ! On est victorieux ! C'est la paix ! »

Suzanne cria « la Paix ! la Paix ! ». Elle se jeta sur l'enfant, le couvrit de caresses, puis le lâcha, s'élança vers Catherine et d'une voix ivre : « Catherine, la Paix ! Julien, Julien, Julien est sauvé ! J'aurai mon Julien ! »

Et elle tendit les bras pour saisir l'amie et l'étreindre. Mais tout à coup elle la vit. Elle vit Catherine. Elle vit le regard de Catherine. La veuve avait laissé tomber son pinceau. Elle était debout contre la table, atrocement pâle, figée, contractée comme si tout son sang se fut subitement changé en glace. Ses yeux allaient du gosse inconscient et turbulent à l'heureuse, à la triomphante créature dont l'homme était sauvé. Le désespoir vaillamment masqué, le deuil infini, incurable remontèrent à sa face en une seconde. Le créateur, l'être merveilleux, l'amant, le sien enfin, le sien à elle, n'était plus que le fantôme immobile et froid d'un homme, au fond de la glèbe damnée. La Paix sonnait à toute volée. Et François était mort. La Paix éblouissante s'installait sur un trône bâti d'ossements et François était parmi les matériaux de ce trône ; et François ne reviendrait plus jamais. L'heure magnifique était née, mais Catherine payait cette heure de son bonheur, de son amour, de la vie de son âme. Un orchestre de baisers allait bruire dans le monde, mais les lèvres de Catherine resteraient mornes et desséchées.

Et Suzanne lut cela dans le regard de Catherine. Regard effrayant, plein d'une détresse funèbre, surhumaine. Les ondes d'allégresse se brisèrent dans la gorge de Suzanne. Elle sentit un lourd remords peser comme une dalle sur son bonheur. Elle se fit l'effet d'un bourreau.

Henriette SAURET.

11 novembre 1918.

LA VOIX SYNDICALE

(Suite)

LES MIDINETTES (la grève)

Arrachée aux derniers jours de la grève des midinettes par une maladie grave, il ne m'a pas été possible d'en faire plus tôt l'historique, Je m'en excuse auprès des lectrices de la *Voix des Femmes*.

Au début de septembre, les ouvrières de la couture ont revendiqué plusieurs améliorations dont les principales étaient : l'indemnité de vie chère de 3 fr. par jour et la journée de 8 heures.

Les patrons ayant refusé purement et simplement de prendre en considération leur réclamation de journée plus courte, et fait des propositions dérisoires en ce qui concernait l'indemnité de cherté de vie, les ouvrières se trouvèrent dans l'obligation de se mettre en grève.

Pendant trois semaines, c'est par milliers qu'elles se rendirent tous les jours à la « Grange-aux-Belles » pour manifester leur ferme volonté de triompher du capitalisme *seul véritable ennemi* des prolétaires, quels que soient leur pays, leur métier et leur sexe.

La « Grange-aux-Belles » ! ce nom seul évoque une idéale vision ; c'était bien en effet la grange où les belles gerbes se trouvaient rassemblées. Toutes ces jeunes femmes, jeunes filles, ne sont-elles pas les beaux grains qui feront germer l'idée nouvelle, prometteuse d'un avenir meilleur pour l'Humanité ?

Les ouvrières de la couture, broderie, lingerie, etc., réunies dans cette grande et lumineuse salle, ont donné jusqu'au dernier jour aux militants qui vécurent avec elles, la certitude que le prolétariat féminin savait être à la hauteur de sa tâche.

Eprises de justice, s'élevant au-dessus des basses questions d'argent, les midinettes ont prouvé de la plus éclatante façon, que *pacifistes par excellence*, les femmes savaient vouloir avec fermeté, sans violence et qu'elles entendaient conquérir par la seule force morale du droit, ce que la justice leur faisait réclamer.

L'indemnité de vie chère fut accordée la première semaine, mais les efforts des deux semaines suivantes n'apportèrent aucune solution au sujet de la journée de huit heures, qui fut renvoyée à l'étude.

Cette résistance se comprend aisément. Accorder une journée plus courte, payée au même taux que l'ancienne, améliorer le sort des ouvrières, est une conception contraire aux agissements du patronat, qui considère les salariés corvéables à merci et n'ayant besoin, ni de penser, ni de s'instruire, ni de se reposer.

La grande presse s'accorda avec les patrons pour crier à la perturbation économique, à l'équilibre commercial compromis, à l'antipatriotisme des femmes, qui osaient faire la grève.

Il est une chose que cette presse servile oublia de dire, c'est que *depuis un an* cette journée de huit heures était imposée par les directeurs de maisons aux ouvrières (payées évidemment sur le taux de 8/10mes) sans que le rendement du travail en soit diminué. — Aucune malfaçon, aucun retard, ne furent apportés dans les livraisons et les bénéfices furent les mêmes sinon plus grands pour les exploiteurs.

Voilà ce que l'on a caché à l'opinion publique.

Il est de toute évidence qu'en rejetant la journée de huit heures, les capitalistes systématiquement, *refusent* tout adoucissement au sort des travailleuses, et les ministres en les approuvant, trahissent le mandat que le peuple leur a confié.

Après trois semaines de lutte, les midinettes sont rentrées à l'atelier sur la promesse d'une enquête menée par les pouvoirs publics. Elles en attendent les résultats conscientes de leur droit.

Que les patrons ne croient pas à une capitulation. La vague de révolution sociale qui souffle sur l'Europe, don-

nera aux plus hésitants le courage nécessaire pour lutter contre les privilèges bourgeois.

La Paix tant désirée, qui semble poindre, doit apporter aux travailleurs la *seule et unique victoire désirable !* la réforme sociale, c'est-à-dire, l'abolition de l'exploitation honteuse de l'homme par l'homme, de l'esclavage de la femme.

La lutte commence, acharnée pour nous ; et, devant le cynisme des favorisés de la fortune, leur mépris des ouvriers auxquels ils doivent tout ; devant la félonie des dirigeants, notre devoir est d'instaurer, comme nos frères d'Orient, le droit à la vie par le travail, à la vie heureuse, laissant des loisirs et le repos nécessaires à ceux qui se rendent utiles à la collectivité. La suppression des parasites qui vivent aux dépens des masses, et qui furent les seuls vrais auteurs du cataclysme dont nous avons souffert.

Je reviendrai en détail, sur la tenue des midinettes et l'emploi de leur temps pendant la grève, ainsi que sur la marche des pourparlers qui se poursuivent.

Je termine aujourd'hui en proclamant que la façon idéale dont elles ont mené leur action, le désintéressement et la solidarité dont elles ont fait preuve, les placent au premier rang du prolétariat et les désignent comme les éclaireuses du chemin meilleur que nous espérons tous bientôt parcourir.

Monette THOMAS.

Paris, le 6 novembre 1918.

Le Réveil du Peuple

La vie politique va-t-elle reprendre dans le pays ? Nous l'espérons maintenant que l'armistice est signé. Le groupe socialiste parlementaire demande que l'état de siège soit levé, les conseils de guerre supprimés, la censure atténuée, qu'une grande consultation nationale soit faite rapidement.

Nous espérons bien qu'il sera donné une suite favorable à sa demande, qui est des plus opportunes, que les partis républicains, ou qui se disent encore tels, s'y rallieront et forceront ainsi par une belle union, les gouvernants à faire le geste réclamé d'eux.

En attendant le réveil du parti radical qui se produira peut-être lorsqu'il sera débarrassé de certaines contingences, il nous a été donné d'assister le dimanche 10 novembre à une belle manifestation qui prouve la forte virilité du Parti Socialiste, son grand désir de se sortir de l'ornière dans laquelle ils l'ont plongé et maintenu pendant quatre longues années de mauvais bergers. Huit mille citoyens se pressaient dans la vaste salle de l'Union des Syndicats, rue la Grange-aux-Belles, pour entendre la bonne parole socialiste, la vraie, celle du socialisme internationaliste et lutte de classes, qu'ils n'avaient pas entendue depuis longtemps.

Marcel Cachin, Jean Longuet, Merrheim, Jouhaux, Frossard et Loriot se succédèrent sur la tribune pour commenter les événements actuels.

La salle était enthousiaste, et ce qui n'est pas pour nous déplaire, à nous féministes, c'est qu'il y avait parmi les auditeurs presque un aussi grand nombre de citoyennes que de citoyens.

Nous constatons avec plaisir que de plus en plus la femme s'intéresse aux questions politiques, qu'elle demande à obtenir sur le terrain électoral les mêmes droits que les hommes ayant en général, en tous points les mêmes devoirs. La femme vient de plus en plus nombreuse aux meetings corporatifs ; elle adhère en masse aux divers syndicats. La guerre a contribué en quelque sorte à son émancipation. C'est là un de ses bienheureux effets !

La guerre a émancipé les peuples, les parias, elle se devait de libérer la femme, cette esclave de par la volonté des codes et lois masculins, de certaines contraintes.

ration Socialiste de la Seine, étaient en grand nombre et

Les citoyennes donc, à ce meeting organisé par la Fédération Socialiste de la Seine étaient en grand nombre et très enthousiastes elles aussi.

Elles frémirent tout comme les autres citoyens aux exposés si complets, si vibrants, si sincères de Marcel Cachin et de Jean Longuet. Ce dernier fut accueilli par le chant de l'*Internationale*. Les fières paroles de Pottier retentirent de façon énergique. Il y avait lontemps qu'à Paris on ne les avait entendu chanter avec tant de cœur par tant de voix masculines et féminines.

Jouhaux, repenti, fit entendre un appel à l'action.

Merrheim, Frossard, Loriot, firent de même.

La jeune République allemande fut acclamée par tous les citoyens enthousiasmés.

L'ordre du jour voté à l'unanimité, la salle se sépara au chant répété de cette *Internationale* qui effraie à bon titre tant de bons bourgeois repus. Une courte manifestation eut lieu dans la rue. M. Clemenceau fut acclamé à rebours. Il ne compte décidément pas beaucoup de sympathies parmi la classe ouvrière. Il est vrai qu'il n'a rien fait pour mériter l'estime de nos amis.

Le Parti Socialiste, dirigé par les minoritaires, avance dans un droit chemin vers un but nettement tracé. Sa sincérité attire les gens de cœur. Le peuple replace sa confiance en lui !

L'unité semble devoir s'accomplir, naturellement, il ne peut être question de la faire avec des individus qui se sont servis de leur titre pour poursuivre leurs petites affaires personnelles, il ne peut être question de la faire avec ceux qui se font les plats valets des maîtres du jour, comme ceux qui pontifient dans la *France Libre*.

Elle ne se fera sincèrement qu'entre socialistes sincères.

Les brebis galeuses doivent être rejetées. Il serait déplorable de subir leur contact.

Nous ne sommes pas attachés aux hommes. L'expulsion de ceux dont nous venons de parler du parti ne constituerait pas une grande perte. L'idée socialiste n'y perdrait rien, au contraire. Et c'est le principal.

L'union se fait également entre le Parti Socialiste et la C. G. T. et c'est heureux !

Les deux grandes organisations populaires marchant la main dans la main verront ainsi leurs forces s'accroître rapidement ; elles pourront parler haut !

C'est une puissance avec laquelle les gouvernants doivent dès maintenant compter.

M. Clemenceau compose déjà avec la C. G. T., il devient favorable à l'amnistie de nos camarades emprisonnés.

Serait-ce le commencement de la sagesse ?

Que le peuple continue à parler ferme et fort, et sa victoire tant attendue arrivera.

Fernand MORELLE.

Mauvaises Herbes

La Victoire et la Paix sont venues. Mais elles n'ont pas, d'un coup de baguette magique, changé l'eau en vin, la saccharine en sucre, l'ombre en lumière. Les Allemands ont cédé, mais les esprits restent sur leurs positions, mais le mauvais goût n'est pas knock-out. Moi, naïve, j'avais imaginé que le jour de la Paix, serait comme une rédemption soudaine, fulgurante, qui balaierait toutes scories. Hélas, il faut se défendre des rêves.

L'Intransigeant crut bon de publier une lettre de Mme Jane Catulle-Mendès à M. Clemenceau, que Mme Catulle-Mendès envoie des remerciements à M. Clemenceau, c'est son droit, cela la regarde. Mais de quel droit l'*Intransigeant* intitule-t-il ce message : LE REMERCIEMENT DES FRANÇAISES? Mme Catulle-Mendès a-t-elle qualité pour parler au nom des Françaises? Quel mandat l'autorise à cette initiative? Qui lui confère cet honneur ? Je ne sache pas que les Françaises aient commis Mme Catulle-Mendès à les représenter?

Et puis *l'Intransigeant* a inventé de dresser un tableau d'honneur. Tableau d'honneur tout personnel que ce journal propose aux sénateurs comme suit :

L'*Intransigeant* se permet de soumettre à MM. les membres de la Haute Assemblée, la motion suivante, plus complète et plus équitable que celle qu'ils ont votée l'autre jour, et qui, ainsi complétée, sera ratifiée par le pays tout entier :

Les Armées de terre et de mer et leurs Chefs
Le Gouvernement de la République
Le Maréchal Joffre, le Maréchal Foch
Le Citoyen Georges Clemenceau
Le Généralissime Pétain

Le Président de la République, Raymond Poincaré
Le Général Galliéni, le Président de la Chambre Paul Deschanel, les Grandes Commissions Parlementaires, les Généraux Gouraud, Mangin, Guillaumat, Franchet d'Espérey, Lyautey, etc., les Chefs d'Armées et leurs Armées, les Amiraux, Officiers et Marins de la Flotte de Guerre et de Commerce, le Capitaine Guynemer et tout le Corps de l'Aviation, le Corps des Infirmières, les Citoyens Aristide Briand, Millerand, Stéphen Pichon, Philippe Berthelot, les Parlementaires tués à l'ennemi, les Ouvriers et Ouvrières bombardés dans leurs usines, les Mères et les Femmes en deuil, les Civils qui ont servi et tenu

ONT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE

Nous ne voulons pas discuter les termes de ce placard, dont certains sont effarants. Nous ne poserons qu'une question à l'*Intransigeant* : Et Jaurès ? qui pense à citer *Jaurès* au tableau d'honneur ? *Jaurès*, la première victime de cette guerre ignoble ? *Jaurès* assassiné lâchement, avant le premier coup de fusil ? Nous demandons qu'on place *Jaurès* au tableau d'honneur.

Nous avons relevé le lendemain de la Paix, cette perle dans le *Matin* :

Hier ont eu lieu les obsèques de notre collaborateur M. René Maizeroy, au milieu de la foule nombreuse de ses amis des arts et de la littérature.

Sur tout le parcours, jusqu'au Père-Lachaise, cet enterrement, passant au milieu des vivats de la victoire, a produit une grande sensation pour tous ceux qui connaissaient l'ardent patriotisme de cet enfant de Metz.

L'ardent patriotisme de cet enfant de Metz !! Maizeroy, l'homme des romans pornographiques, Maizeroy qui a fait servir la langue française à raconter des anecdotes obscènes, à décrire des cabinets de toilette et des péripéties d'adultères à l'instar de Félicien Champsaur ! Il y a des gens qui ont une singulière façon de comprendre le patriotisme.

Heureusement que pour rafraîchir notre cerveau et nos yeux nous avons eu au milieu de tout ce fatras mauvais teint, l'admirable proclamation du président Wilson. Quelle saine clarté cet homme tient élevée au-dessus du désordre des passions de l'Europe ! Qu'il soit loué et chéri, celui-là, par tous les cœurs vraiment humains. Il a parlé avec générosité, avec sérénité, avec grandeur, aussi la plupart des journaux s'est empressée d'ignorer son message, comme le le fait justement remarquer le *Journal du Peuple dans son* numéro du 14 novembre.

Le Matin *dit tout.*

Oui, mais ses lecteurs ont ignoré le Message du president Wilson.

Maintenant cueillons une autre poignée de bonne herbe. C'est dans le jardin de l'*Œuvre* que nous la trouvons.

Voici un extrait de l'article de G. de la Fouchardière intitulé *L'Ombre des Drapeaux :*

Ils paieront la poudre et l'acier, ils paieront les ruines et les tombes, ils paieront les larmes et le sang.

Paieront-ils aux jeunes hommes leurs quatre années de jeunesse, les promesses de bonheur et de force qui furent enlisées dans le morne héroïsme et dans le sombre ennui ? Paieront-ils aux jeunes femmes leur printemps gâché dans l'anxieuse attente, les privations sans gloire et le martyre sans beauté ? Paieront-ils, à ceux qui ont vieilli la perte de leur idéal, de leur raison de vivre, de leur foi en ce qui était juste, en ce qui était beau, en ce qui était bon, en ce qui existait peut-être avant, en ce qui n'a sans doute jamais existé ?

La guerre a déchiré le voile du bonheur.

Nous avons vu l'apothéose de la bêtise glorieuse, agressive, totale. Nous avons vu la mort de l'amour assassiné par l'absence.

Qu'importe ? Les myrtes sont flétris, les roses mortes ; ceignons nos tempes de lauriers. Le voile du bonheur est déchiré : l'étoffe des drapeaux va frissonner au vent de la victoire. Nos idéals sont morts, nos idéals de beauté, d'amour et de justice... Il nous reste un idéal bruyant, éclatant, tumultueux, fertile en ivresses et en fanfares : la Gloire.

Nous n'avons pas pu lire cela sans ressentir une émotion profonde et un grand élan vers l'homme qui a écrit ces lignes.

LA JARDINIÈRE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 19, rue Lagrange, Paris